

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 80 (1935)
Heft: 10-11

Artikel: Un novateur en art militaire : le colonel Lawrence
Autor: Mayer, Emile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341656>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :	ABONNEMENT	Pour l'Etranger :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—	Prix du N° fr. 1.50	1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 4.—		3 mois fr. 5.—

DIRECTION ET RÉDACTION :

Major R. MASSON, Avenue Druey 15, Lausanne. Tél. 32.217.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS, VENTE :

Avenue de la Gare 23, Lausanne. Compte de chèques post. II.5209

ANNONCES : Agence de publicité G. Amacker, Palud 3, Lausanne. H. Droz, succ.

Un novateur en art militaire :

Le colonel Lawrence

On est loin d'être d'accord sur ce qu'a été ce personnage énigmatique, aux allures mystérieuses. Les uns voient en lui un virtuose du camouflage, utilisé comme espion par l'*Intelligence Service* ; d'autres le considèrent comme un simple mystificateur qui prenait plaisir à déconcerter ses contemporains par ses transformations inattendues. On l'a traité tantôt de grand capitaine, tantôt de simple aventurier, de petit chef de bande. On l'a accusé d'ambition et d'orgueil. Il s'est montré humble, désintéressé, incontestablement désireux de vivre dans l'obscurité.

En tout cas, il mérite d'attirer l'attention par l'originalité de sa pensée et de ses actes, par ses évidentes qualités de caractère, d'énergie, d'intelligence et de cœur, par le rôle de premier plan qu'il a joué comme conseiller et comme chef dans la révolte des Arabes contre les Turcs, par les succès qu'il a obtenus. Aujourd'hui, il nous est présenté

comme un authentique génie militaire, comme l'homme qui a le mieux compris la guerre moderne, telle qu'il fallait la faire en Palestine. Le conseil qu'il a donné à Fayçal, en janvier 1917, d'entreprendre une vaste marche de flanc pour tomber sur l'ennemi, l'a fait sans hésitation comparer à Napoléon.

Cent vingt-et-un ans plus tôt, en janvier 1796, un jeune homme de vingt-six ans persuadait habilement le Directoire d'adopter un plan audacieux qui débutait par une marche de flanc le long d'une côte : celle de la Riviera. Lawrence, au seuil de sa première campagne d'Arabie était exactement de deux ans plus âgé que Napoléon Bonaparte à sa première campagne d'Italie. Tous deux, en effet, sont nés le 15 août. Le 16 octobre, date à laquelle Lawrence débarquait en Arabie, Napoléon était fait général de division, en récompense des services rendus à l'occasion du soulèvement de vendémiaire. Le 27 mars, Napoléon prenait le commandement de l'armée d'Italie, et Lawrence effectuait sa première attaque sur le chemin de fer du Hedjaz. Le 10 mai, jour anniversaire du « pont de Lodi », premier acte de la surhumaine carrière napoléonienne, Lawrence se séparait définitivement de la mission anglaise pour commencer seul avec les Arabes, l'expédition qui plaçait la campagne arabe sur un plan nouveau et le mettait lui-même hors de pair.

Ici s'arrête la comparaison — un peu forcée — qu'on trouve sous la plume d'un ami et admirateur, le capitaine B.-H. Liddell Hart, pénétrant et iconoclaste critique militaire du *Times*¹. Son livre va nous permettre de juger ce qu'il y a d'exact ou d'exagéré dans l'éloge qu'il fait de son héros.

* * *

Celui-ci était un autodidacte. Il ne se destinait pas à la profession des armes. Son indépendance d'esprit l'éloi-

¹ Son livre (*Lawrence in Arabia*) a été traduit par Henri Thies sous un titre un peu trompeur (*La vie du colonel Lawrence*, aux Editions de la *Nouvelle revue critique*). La traduction dans son ensemble est bonne, mais la ponctuation est mise à contresens, et une disposition typographique défectueuse empêche de distinguer ce qui est de Liddell Hart et ce qui est de Lawrence.

gnait de tout exclusivisme dans ses études et ses aspirations. Cependant il éprouvait une certaine satisfaction à des recherches archéologiques. Il se plaisait à découvrir des fragments de poteries romaines ou médiévales, au hasard des terrassements et des fouilles. Il aimait visiter les châteaux et les églises. Il s'intéressait aux ouvrages de fortification, et la lecture des œuvres de Viollet-le-Duc à leur sujet l'amena à s'occuper des sièges que les places fortes avaient soutenus, puis, en remontant, à étudier les campagnes qui avaient donné lieu à ces sièges. C'est par ces détours assez inattendus qu'il en arriva à s'instruire des choses de la guerre. Un accident qui le tint longtemps couché accéléra son développement intellectuel et lui donna du temps pour réfléchir aux questions militaires. En mars 1917, au cours même des opérations, la maladie l'immobilisait encore pendant une dizaine de jours, et, de nouveau, il eut l'occasion de méditer. Il en profita.

Il eut le temps de penser, plus même qu'il n'en avait jamais eu depuis le début de l'insurrection, dit Liddell Hart. Les livres de théorie militaire qu'il avait lus avant la guerre lui revinrent en mémoire. Il put comparer ces principes aux conditions de la campagne dans laquelle il était engagé. Le contraste entre la théorie et la réalité était si grand que, graduellement, de nouvelles idées prirent forme dans son esprit. Leur effet devait être révolutionnaire.

La stratégie, et même la tactique, s'apprennent plus par un effort du cerveau que par la pratique. Si la guerre enseigne la guerre, la paix ne fournit que de fallacieuses leçons aux futurs chefs d'armée. Les exercices du champ de mars, les évolutions dans les camps d'instruction, les grandes manœuvres, ne préparent pas aussi fructueusement que l'étude aux opérations du vrai champ de bataille. De Moltke n'avait jamais participé à une action de guerre quand il a conçu les plans qui lui ont permis de vaincre coup sur coup le Danemark, l'Autriche et la France. On ne comprend pas assez que l'apprentissage de la victoire n'est pas tant l'exécution de certains actes qu'une élaboration de l'intelligence.

Condé avait beaucoup étudié les livres militaires avant de triompher à Rocroi. Le peintre Fabre ne s'en doutait pas, lorsqu'il disait : « Un jeune prince de dix-huit ans arrive de la Cour en poste, donne une bataille, la gagne, et le voilà grand capitaine pour toute sa vie ».

Dès son séjour à Oxford comme étudiant, Lawrence avait acquis une érudition militaire plus profonde que celle de beaucoup de professionnels. Sa bibliothèque d'alors contenait déjà *Quinze batailles décisives*, de Creasy, *L'histoire de la guerre dans la Péninsule*, de Napier, *Marlborough*, de Coxe, ainsi que de nombreux traités techniques sur les sièges mémorables, ceux de Procope, de Végèce, de Démétrius Poliorcète. Plus tard, il étudia Clausevitz et son école, de Kaemerrer à Moltke, Goltz et certains des écrivains français d'après 1870. Il lut encore Jomini et Willisen. Il en arriva même aux trente-deux volumes de la correspondance de Napoléon et il remonta à Guibert, à Bourcet, au maréchal de Saxe, de qui l'Empereur s'était inspiré.

Il avait pris un intérêt particulier à analyser les batailles et à les suivre sur la carte ou sur le terrain. Il avait visité Rocroi, Crépy, Azincourt, Malplaquet, Sedan, ainsi qu'un ou deux autres des champs de bataille de 1870. Il vit également Valmy et ses environs, et tenta de reconstituer toutes les guerres de Marlborough. Enfin, en Syrie, il reprit une à une les campagnes des Croisés.

Il le faisait par pure curiosité de dilettante, par intérêt pour la théorie pure, par goût de la philosophie de la guerre, à laquelle, dit-il, il pensait depuis longtemps. Quant à se préparer à exercer un commandement, il n'y songeait nullement. C'est sans s'y être attendu le moins du monde qu'il se trouva mêlé à des opérations de guerre, son talent de cartographe l'ayant fait entrer dans l'armée à titre d'auxiliaire civil. C'est à ce titre qu'il fut introduit auprès du général Rawlinson, qui faillit se trouver mal en voyant se présenter à lui, en vêtements de flanelle grise, un éphèbe qui paraissait n'avoir pas plus de dix-huit ans. — « Je ne veux parler qu'à un officier ! » s'écria le général. Là-dessus,

on donna au jeune homme une tenue de sous-lieutenant qu'il porta avant même que sa nomination à ce grade eût été rendue officielle.

Comme il avait voyagé en Turquie et en Asie, l'armée utilisa la connaissance qu'il possédait de ces pays. Il fut employé à interroger des individus suspects et à recueillir ainsi des renseignements sur l'ennemi. Puis, il fut envoyé en mission secrète en Mésopotamie. Il avait à obtenir que, moyennant une récompense honnête, Khalil-Pacha libérât avec les honneurs de la guerre le corps de Townshend assiégé dans Kut-el-Amara. Il eut l'occasion, par la suite, de rencontrer Fayçal. — « Au premier coup d'œil, dit-il, je sus que j'avais trouvé celui que je cherchais, le chef qui saurait conduire la révolte arabe à la gloire. » Et, dès lors, c'est à cette œuvre qu'il se consacra.

* * *

Comme on l'a vu, ses études l'y avaient préparé. Il avait acquis des connaissances militaires, mais sans s'être imprégné de l'esprit militaire, sans avoir subi cette déformation professionnelle que Trochu a appelée l'enroïdissement. Il avait conservé toute sa souplesse intellectuelle, et il reprochait aux officiers de carrière d'avoir perdu la leur. Aussi, ils refusaient d'accueillir comme valables les renseignements qui ne leur arrivaient pas par une voie officielle et réglementaire. Ils aimaient mieux mourir (ou faire mourir les autres) plutôt que de recourir au concours d'informateurs bénévoles, tels que des journalistes, fussent-ils mieux au courant des armées étrangères que les attachés militaires eux-mêmes. Les généraux britanniques s'opposaient à cet emploi de l'or dont on vient de voir que Lawrence avait consenti à se charger auprès de Khalil-Pacha. Ils jugeaient cette méthode indigne et déshonorante. Ils préféraient le sang versé à l'argent versé.

On s'explique que, avec cette mentalité, les officiers n'aient pas su se débarrasser, dans les expéditions en Orient,

des méthodes qu'ils avaient été amenés à adopter sur le front occidental, ou qu'ils avaient apprises antérieurement dans les écoles militaires. En arrivant au camp de Tell esh Shalem, Lawrence ne put qu'admirer la belle ordonnance des troupes au repos. Les voitures étaient bien alignées. Des sentinelles, des patrouilles, protégeaient le parc des automobiles. Mais leurs allées et venues n'indiquaient-elles pas au loin la position du camp dans le silence de la nuit ? N'eût-il pas mieux valu les poster plus discrètement dans des abris où elles se seraient tenues immobiles et attentives au moindre bruit ? De même, était-il opportun de rédiger les ordres d'opérations suivant les formules réglementaires et en employant des termes devenus classiques comme l'heure H, à laquelle tel mouvement devait commencer ? N'aurait-il pas fallu que le chef arabe auquel cette heure était indiquée eût réglé sa montre sur celle de l'état-major.... Et, il n'avait pas de montre.

La France, soit dit en passant, a commis une erreur analogue en opérant contre les Berbères du Riff à l'aide de procédés employés par l'armée de terre dans la guerre européenne : il lui a fallu des effectifs énormes et une excessive dépense de munitions pour réduire les dissidents, parce qu'on n'a pas su approprier les moyens aux circonstances. Si l'aviation, dans cette affaire, n'a pas donné de résultats satisfaisants, c'est peut-être aussi que sa tactique n'a pas été pliée aux nécessités de la situation particulière dans laquelle se trouvait l'ennemi.

C'est de cette situation que dépendent les mesures à prendre. On n'a qu'à l'envisager, puis à se poser la fameuse question de Foch : « Au fond, de quoi s'agit-il ? » Encore ne faut-il y répondre qu'après avoir fait table rase de toutes ses connaissances antérieures et de ses habitudes d'esprit. On a à se demander non pas : « Quelles règles s'agit-il de suivre ? » mais plutôt : « Quelles règles s'agit-il de ne pas suivre ? ». Le plus dangereux, à la guerre, ce n'est « peut-être pas les obstacles concrets, mais les principes ». Heureux ceux qui sont ignorants et qui ne font appel qu'à leur bon

sens. Jeanne d'Arc a probablement dû ses succès à sa méconnaissance de la tactique de son temps et des traditions auxquelles les généraux contemporains vivaient asservis. Le savoir peut donner de la force ; mais il est des cas où il est une cause de faiblesse. En voici un exemple :

Zeit avait appelé les hommes d'Aïma pour renforcer son gros, conformément au principe sacro-saint de la concentration des forces, quand Lawrence intervint et donna pour objectif aux nouveaux venus le flanc droit que les Turcs prêtaient si obligeamment. L'aptitude de Lawrence à trouver ce point faible de l'ennemi trouvait un écho complaisant chez les paysans arabes. Les primitifs, qui ignorent les principes du maréchal Foch, savent d'instinct tourner l'ennemi.

Les professionnels épris de régularité, prévoyants et minutieux, spécifiaient la tâche de chacun et le moment où elle devait être accomplie ; tous les détails étaient réglés ; chaque mouvement devait être effectué sous la protection d'un feu approprié. Par exemple, certain jour, la matinée était consacrée à l'enlèvement d'une position déterminée ; l'après-midi, après déjeuner, on en enlèverait une autre ; après quoi, on s'emparerait d'un troisième point par une savante conversion. Or, un changement de programme se produisit : les Bédouins, manquant de véritable esprit militaire et « s'imaginant sans doute, qu'ils prenaient part à une course d'obstacles, chargèrent avec leurs chameaux et sautèrent les tranchées des Turcs ». Ceux-ci se rendirent, tout en trouvant que « ce n'était pas de jeu ».

* * *

Lawrence en était arrivé, au contraire, à cette conviction que le vrai jeu, contre des adversaires comme ceux contre lesquels il opérait, consistait à saisir toutes les occasions favorables dès qu'elles se présentaient. Par conséquent, tout en prévoyant de son mieux, il refusait de s'astreindre à un plan préétabli *ne varietur*. Il prétendait que « l'heure de l'action dépend de l'ennemi, aussi bien que de nous-

même », et il considérait les horaires trop précis comme dangereux, parce que, si l'ennemi en a connaissance, il en profite, tandis qu'il est désarmé en face d'une manœuvre improvisée et, par suite, imprévisible.

C'est donc sciemment, de propos délibéré, qu'il a adopté comme règle l'irrégularité. Il a d'ailleurs formulé sa théorie à plusieurs reprises, avec beaucoup de netteté. Appelé à utiliser le concours d'officiers anglais, mal préparés à ce genre de guerre, il rédigea, à leur usage, une sorte de guide confidentiel où il disait :

N'estimez pas trop haut votre science du combat. Le Hedjaz déjoue les principes tactiques admis. Appropriiez-vous les principes de la guerre bédouine aussi complètement et aussi vite que vous le pourrez... D'innombrables générations, d'interminables luttes entre tribus, leur ont appris plus que vous ne saurez jamais de leurs modes de combat. Ils se battent bien, en général, mais la surprise peut provoquer des paniques... Plus vos méthodes sortiront de l'ordinaire, plus vous aurez de chances de battre l'ennemi.

Un souci excessif de la sécurité, une prudence exagérée, impriment aux opérations un caractère de rigidité qui se prête mal aux actions rapides. Lorsque le général Allenby fut chargé, par le Conseil suprême interallié, le 21 janvier 1918, de détruire l'armée turque, on crut lui en donner les moyens en lui confiant un effectif considérable de troupes. L'offensive allemande du 21 mars obligea à lui retirer une partie de ces forces. Et cette réduction fut considérée comme un malheur. Elle eut pourtant d'heureux effets en contraignant le commandement britannique à développer ses moyens de mobilité et à en user. Les masses armées sont difficiles à ravitailler au cours de leurs déplacements. Tout au contraire, la poignée de braves conduits par le nouvel Alexandre dont parle von der Goltz dans *La Nation armée* est libre de ses mouvements. C'est ce qui a permis à l'armée Allenby réduite, allégée, de remporter en septembre une victoire rapide et décisive qu'elle n'eût pu obtenir en janvier, bien qu'elle fût alors plus nombreuse, et précisément même parce qu'elle était plus nombreuse.

Le capitaine Liddell Hart, historien indépendant, reproche au plan primitif d'Allenby d'avoir manqué de souplesse. Eût-il été bon en soi, il était trop mécanique. « La question des transports primait tout. » Le général se décida à le transformer au cours de l'été, grâce à quoi il réussit à achever, en quinze jours, ce que l'exécution du plan original n'aurait par permis d'accomplir en moins de plusieurs mois.

La guerre de partisans, telle que Lawrence la concevait, n'est possible qu'avec de faibles effectifs. En octobre 1918, un contingent arabe de trois mille hommes au plus immobilisa une troupe turque plus de dix fois plus nombreuse. Elle y arriva en la harcelant de « coups d'épingles », en multipliant les feintes, les raids, les surprises, les camouflages. Et aussi les attaques contre le matériel.

* * *

Car — nous touchons ici à un point essentiel et qui correspond à une conception toute nouvelle et très personnelle — Lawrence se proposa de s'attaquer aux choses plutôt qu'aux hommes. Il s'en est expliqué dans une sorte d'exposé critique de sa méthode de guerre. Il y indique avec netteté et non sans humour les raisonnements qui l'avaient amené à l'adopter. Il lui aurait été bien difficile, dit-il, de venir à bout de la résistance des Turcs, s'ils s'étaient tenus sur la défensive en s'abritant dans des tranchées, et si, d'autre part, il les avait attaqués en force, par vagues successives, bannières déployées.

Mais qu'advviendrait-il si nous n'étions qu'une influence (et nous le pouvions), une idée, une chose invulnérable, intangible, sans front ni arrière : un fluide ? Les armées sont comme des arbres : elles s'implantent solidement dans le sol ; de longs canaux leur amènent la nourriture. Nous serions une vapeur nous déplaçant sans cesse. Nous régnions sur les âmes. Nous ne vivions de rien. Rien ne pouvait nous atteindre.

Il ajoutait que, sans doute, ses adversaires, qu'il considérait comme stupides, se comporteraient en face de corps francs comme en face d'une troupe régulière, et qu'ils

emploieraient contre eux les procédés classiques de la guerre. Or, « l'analogie peut être décevante. Combattre des insurgés est aussi difficile, aussi long, que de manger sa soupe avec un couteau ».

Ayant défini de la sorte les moyens qu'il comptait mettre en œuvre, Lawrence en arrive à se demander à quoi ils lui serviraient, sur quoi il les ferait agir. Et voici à quelles conclusions il arrive :

Dans l'armée turque, le matériel était rare et précieux, beaucoup plus que l'homme. Notre but devait donc être essentiellement de détruire, non pas l'armée, mais ses armes. La mort d'un pont ou d'un rail, d'une locomotive ou d'un canon, d'une charge allongée, nous était bien plus profitable que la mort d'un Turc.

L'armée arabe devait être également avare de ses hommes et de son matériel. De ses hommes, parce qu'elle ne comptait que des irréguliers, et la mort d'un irrégulier est analogue à la chute d'un caillou dans l'eau : il n'y fait qu'un trou, vite rempli ; mais l'onde produite, onde de douleur, se propage sur toute la surface. Nous ne pouvions nous permettre de perdre des hommes. Le matériel importait moins.

Notre devoir évident était de nous assurer une supériorité quelconque — explosifs ou mitrailleuses — choisie avec soin comme étant la plus efficace. Foch avait établi le principe de la supériorité au point critique et au moment de l'attaque. Il l'appliquait aux hommes. Nous devons l'appliquer au matériel et dominer par nos engins au moment voulu. Nous pouvions nous permettre de démentir la doctrine de Foch et être plus faibles que l'ennemi, partout, sauf au point important.

La plupart des guerres sont des guerres de contact où les forces recherchent le contact pour éviter la surprise tactique. Notre guerre serait une guerre par le vide : nous contiendrions l'ennemi par la menace silencieuse du grand désert inconnu, ne nous découvrant qu'au moment de l'attaque. Attaque qui pourrait n'en avoir que le nom : dirigée, non pas contre les hommes, mais contre du matériel. Nous aurions à rechercher non pas le point faible ou fort de l'ennemi, mais le lieu où le matériel serait le plus exposé à nos coups. Le plus souvent, nous n'aurions qu'à faire sauter une ligne de rails sans défense pour obtenir un succès tactique... A la longue, nous prendrions l'habitude de ne jamais nous engager avec l'ennemi, pour nous conformer à la nécessité de ne jamais lui offrir un but. Nombreux sont les Turcs qui,

sur notre front, n'ont jamais eu l'occasion de tirer un coup de fusil. Quant à nous, nous n'étions jamais, sauf exception, sur la défensive.

Conclusion : il ne faut pas agir avec prudence. C'est la conception qui doit être circonspecte. Une fois le plan de conduite arrêté, c'est par l'audace qu'on supplée au nombre. Et le corollaire indispensable de cette méthode, c'est un service de renseignements très actif et très sûr, grâce auquel on puisse dresser des plans en toute certitude. « L'élément essentiel, le commandement et ses informations, devait être rigoureusement précis, ne laisser aucune part à la chance. Ce service nous donna, par la suite, plus de mal que n'importe quel autre travail d'état-major. » Camouflage, espionnage, ruse... et, à l'occasion, recours à la vénalité : tel est l'ensemble des moyens dont Lawrence s'est servi. Il n'a livré qu'une seule vraie bataille, celle de Tafileh. Et il s'en excuse, se reprochant d'avoir cédé à un accès de mauvaise humeur en voyant les Turcs entamer sur ses positions un retour offensif auquel il ne s'attendait pas.

Je fus assez entêté pour décider qu'ils me paieraient cher le bouleversement de mes plans.

Ils devaient être peu nombreux, à en juger par leur mobilité. Nous étions de taille à les réduire aisément. Mais, dans ma rage, j'allai trop loin : je décidai d'entrer dans leur jeu, de leur offrir la bataille rangée qu'ils cherchaient, engagement réduit à la mesure des faibles forces dont je disposais, et de les anéantir. J'allais reprendre les vieilles formules développées dans les traités d'art militaire, et en faire la parodie. Simple caprice de ma part, car j'avais l'avantage du nombre et du terrain et, j'aurais pu vaincre sans combattre, en me déroband pour manœuvrer à ma guise. La mauvaise humeur, la vanité, me poussèrent, conscient de ma force, à en faire étalage et à la prouver aux Arabes comme à l'ennemi.

Dans cette occasion, il se montra bon tacticien, et il gagna la bataille, en perdant peu de monde. Mais il avoue qu'il en aurait perdu beaucoup moins s'il était resté fidèle à ses principes et s'il s'était dérobé au combat.

Ce qui lui permettait de s'y soustraire, c'était sa mobilité, due, pour une grande part, à l'emploi du chameau comme

moyen de transport. Liddell Hart rappelle que, d'après Francis Bacon, celui qui commande la mer jouit d'une grande liberté : il peut, à sa convenance, faire la guerre autant, ou aussi peu, qu'il le veut.

Or, avec leurs chameaux — on les a appelés avec raison les « vaisseaux du désert » — les Arabes dans le désert se trouvaient dans une situation comparable à celle des flottes sur la mer : même mobilité, même ubiquité, même indépendance des bases et des communications, même absence de relief, d'aires stratégiques, de directions, de points fixes. Des détachements de méharistes portant avec eux leur subsistance, comme font les navires, peuvent évoluer, croiser sans danger sur la lisière des frontières ennemies, hors de la vue des postes de surveillance, sur les confins des régions cultivées. Ils frappent où ils veulent et conservent la possibilité de se dérober en se repliant dans l'immensité du désert, où les Turcs sont incapables de pénétrer pour les poursuivre.

* * *

Tout ceci était raisonné. Les méthodes d'art militaire appliquées par Lawrence n'avaient pas été improvisées. Il les avait adoptées, à la suite de profondes réflexions qui l'avaient amené à douter de la valeur des règles de guerre classiques. Il appliqua une théorie inverse de la doctrine généralement admise. Comme on vient de le voir, il sut trouver un élément de puissance dans son infériorité numérique, et il profita de la supériorité numérique de ses adversaires pour les affaiblir. Le petit David, avec sa fronde, n'a-t-il pas eu raison du géant Goliath ?

Déplaçant de lourdes masses, le Turc dépendait de sa ligne de chemin de fer. L'armée d'une nation civilisée ne saurait se séparer de son réseau ferroviaire, ni se passer de munitions. Les francs-tireurs bien équipés, bien aguerris, bien sélectionnés, sont libres de leurs mouvements. Liddell Hart en infère que la guerre de l'avenir prendra modèle sur celle de Lawrence. « Ce que les Arabes ont fait hier,

l'aviation le fera demain. De la même façon, encore que plus rapidement. Des forces de terre mobiles, les tanks et les détachements motorisés prendront part à ces opérations. »

Lawrence aura encore été un précurseur en proclamant que désarmer est plus efficace que tuer. « Dans ce travail de désarmement matériel et moral, la vieille concentration des forces sera vraisemblablement remplacée par une distribution beaucoup moins vulnérable en forces exerçant partout leur pression sans qu'on puisse les atteindre nulle part. Telle est la grande leçon que nous donne la campagne de Lawrence. Et il faut rendre à sa clairvoyance ce suprême tribut que, en développant sa théorie de guerre irrégulière, il prévoyait son application à la guerre régulière, en nous laissant le soin de lire entre les lignes. »

J'avoue que, pour ma part, j'y lis tout autre chose. En étudiant l'œuvre dont il s'agit, je suis frappé de la souplesse d'esprit que requiert la pratique du commandement dans une guerre moderne, souplesse qui doit s'allier à une profonde connaissance des questions professionnelles. Une telle alliance est assez rare. Un seul exemple nous en est donné en la personne d'un certain officier de carrière, nommé Dawnay, et qui était incontestablement très « état-major », très « Ecole de guerre », dirions-nous. Il est le seul, à en croire Lawrence, qui ait « su comprendre l'essence particulière de la guerre arabe qui, avant tout, était une révolte. Son expérience de la guerre régulière vint l'aider dans la guerre irrégulière entreprise par les Arabes. Il sut unir guerre et guerilla. » Aucun autre officier de carrière ne réussit ou ne chercha à s'en rendre compte. Ils étaient tous victimes de cet enroissement dont a parlé Trochu : la pratique du métier des armes, la spécialisation dans l'orthodoxie, le respect des dogmes classiques, enlèvent à beaucoup d'esprits l'élasticité nécessaire pour faire face à des situations inattendues, à des procédés de guerre inédits. La pensée des militaires de carrière évolue autour d'hypothèses dont la valeur réelle n'apparaît que le jour où les armées s'affrontent. Jusque-là, les plans, les conceptions,

reposent sur de simples conjectures. On vit dans l'irréel. Quoiqu'on se vante d'étudier des « cas concrets », en transportant ces conjectures sur la carte ou sur le terrain, rien ne vient donner le sentiment du concret.

La pratique d'un métier quelconque éclaire ceux qui l'exercent sur la solidité de leur conception, sur le bien-fondé de leurs prévisions, sur la sagesse de leur prudence, sur les inconvénients ou les avantages de leur audace. On est jugé, non par des chefs plus ou moins bienveillants, plus ou moins éclairés, plus ou moins perspicaces, mais par la brutalité des faits; ceux-ci prouvent si on a eu raison ou si on a eu tort. Rien ne force un officier à reconnaître son erreur, tandis que l'expérience ouvre les yeux du commerçant ou de l'ingénieur, de l'agronome ou du diplomate, sur les fautes qu'il a pu commettre dans « sa partie » ou sur les heureux résultats produits par tel de ses actes, par telle de ses démarches dont il attendait des effets tout différents.

A cet égard, la Suisse est mieux partagée que d'autres pays, que la France, en particulier. Ses officiers sont à moitié civils, à moitié militaires. En dehors de l'armée, ils ont à maintenir la plasticité de leur intelligence, et cette précieuse qualité trouve à se manifester quand ils ont revêtu l'uniforme, quand ils ont à commander. Encore leur faut-il y joindre, on ne saurait trop le répéter, la technique professionnelle, en quoi excellent la plupart des officiers suisses, consciencieusement appliqués à se préparer à la guerre.

Cette préparation exige de fortes études mises en valeur par la profondeur de la pensée. Liddell Hart a bien raison de dire que Lawrence a été plus qu'une sorte de Montluc du XX^e siècle, plus qu'un simple chef de partisans. Car, dit-il, il « a prévu la tendance de la guerre moderne à la guerilla, tendance due à ce que les nations dépendent chaque jour davantage de leurs ressources industrielles. Il doit être rangé au nombre de ceux que nous appelons les grands capitaines. L'art, et non la force, est l'essentiel. »

Peut-être le panégyriste se trompe-t-il en admettant que la guerre s'achemine fatalement vers la fluidité caractérisée

par cette image pittoresque : « Nous serions une vapeur se déplaçant sans cesse ». Peut-être exagère-t-il en attribuant du génie à son héros qui, d'après lui, aurait vraiment innové en art militaire. Je pense que celui-ci n'a guère fait que mettre en œuvre l'énergie, l'esprit de décision, le savoir et surtout la méditation, qualités qui font le grand chef d'industrie, le grand armateur, le grand directeur d'entreprises commerciales, le grand homme d'Etat. Napoléon les appelait avec raison des qualités civiles, et il les mettait au-dessus des qualités spécifiquement militaires.

Écoutons Lawrence lui-même qui pratiquait loyalement l'introspection, ce qui lui a permis de bien se connaître, de bien se juger :

Je n'étais pas un soldat, un automate à intuitions, à idées heureuses. Quand je prenais une décision ou adoptais une variante, c'était après avoir, de mon mieux, étudié la question sous toutes ses faces, supputé tous les facteurs. Géographie, structure sociale, religion, coutumes, langue, appétits, habitudes, j'avais tout étudié à fond. Je connaissais l'ennemi comme moi-même. Je me risquais souvent chez lui, pour apprendre.

De même pour la tactique. Si j'avais bien des armes dont je disposais, c'était pour les avoir maniées. Le fusil, évidemment. Je pris des leçons de mes instructeurs pour le Lewis, le Vickers et la Hotchkiss. J'appris à me servir des explosifs avec les sapeurs, et je développai leurs méthodes. Pour connaître l'avion, je volai. Je pouvais servir un canon, soigner un chameau, le juger à l'œil.

En stratégie, je n'eus pas de maîtres ; mais j'avais derrière moi quelques années de lectures d'histoire militaire... Ce n'est pas par instinct, sans penser, que j'ai pu réussir. Je me suis efforcé de raisonner, j'ai travaillé, concentré mon esprit.

Quelle leçon pour nous ! Si nous voulons réussir, concentrons notre esprit. Un tel conseil vaut mieux qu'une innovation dans l'art de la guerre. Et il a acquis tout son prix lorsqu'il a été mis en pratique, avec un succès éclatant, par celui qui l'a donné.

Lieutenant-colonel Emile MAYER.
